

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

51/4 | 2010

**Sciences humaines et sociales en Russie à l'Âge
d'argent**

Laura A. Henry, Red to Green

Marc Elie



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7427>

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2010

Pagination : 784-788

ISBN : 978-2-7132-2316-7

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Marc Elie, « Laura A. Henry, Red to Green », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 51/4 | 2010, mis en ligne le 09 décembre 2011, Consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7427>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2019.

2011

Laura A. Henry, Red to Green

Marc Elie

RÉFÉRENCE

Laura A. HENRY, **Red to Green. Environmental Activism in Post-Soviet Russia**. Ithaca – Londres : Cornell University Press, 2010, 282 p.

- 1 La récente mobilisation des milieux environnementaux russes pour protéger la forêt de Himki a surpris les observateurs, en Russie comme à l'étranger. Que des associations et des journalistes s'opposent farouchement, et avec un certain succès, à un projet particulièrement destructeur de construction d'une autoroute au nord de Moscou paraissait surprenant dans la Russie verrouillée de Vladimir Putin et Dmitrij Medvedev. Le livre de Laura Henry arrive à point pour rappeler que la mouvance verte a bien existé en Russie entre les groupes informels de la perestroïka et la mobilisation « web 2.0 » de 2007-2010¹. Malgré des perspectives de plus en plus pessimistes pour les organisations non gouvernementales dans les années 1990-2000, l'auteur – dont la base documentaire s'interrompt en 2006 – insiste sur la diversité, la permanence et la vigueur des activistes écologistes. Le livre d'Henry offre un tableau complet et très structuré de la mouvance environnementale.
- 2 La chercheuse a conduit son étude dans cinq régions de Russie, en excluant délibérément Moscou. Ce choix de la province est remarquable, tant Moscou occupe de place dans la plupart des travaux sur la Russie contemporaine, masquant souvent ce qui se passe loin de la capitale. Ces cinq régions ont des profils socio-économiques et politiques très différents : Saint-Petersbourg, deuxième ville du pays, au vaste tissu associatif ; Vladimir, région sans histoire environnementale catastrophique ; Brjansk, au contraire, la plus touchée par les retombées de Černobyl' ; Vladivostok et le tigre sibérien menacé ; enfin Novosibirsk, capitale scientifique et grande ville industrielle. Manquent les régions et territoires autonomes où « l'ethnie titulaire » est non russe (Caucase, Volga-Oural, Grand Nord, etc.).

- 3 Au lieu de s'enfermer dans des discussions stériles sur les causes de la faiblesse de la société civile en Russie, Henry considère les organisations écologistes non pas comme des victimes impuissantes, ballotées par le pouvoir, mais comme des acteurs capables de développer et de tenir dans le temps des stratégies de mobilisation autour de revendications environnementales : « Environmentalists are neither pupets for Western interests nor victims at the mercy of state actors. They are not the passive recipients of a funder's agenda. Instead it would be more accurate to say that they have a menu of choices before them and are engaged in active selection of options that meld their own interests with the survival of their organizations. » (p. 183)
- 4 L'auteur dégage une typologie des stratégies associatives qui recense trois formes d'organisation : les organisations locales (*grassroots*), les organisations professionnalisées (ONG sur le modèle occidental) et les organisations affiliées à des structures publiques. Là encore, il faut saluer le choix d'Henry de ne pas s'occuper seulement des ONG bien connues (les branches régionales de Greenpeace et de la WWF, par exemple), ni d'enfermer les Verts dans un face-à-face réducteur entre ONG authentiques, financées par des fondations internationales et éreintées par le pouvoir, d'une part, et GONGO, associations de paille créées par le pouvoir pour donner l'impression que les revendications environnementales sont prises en compte et pour aspirer les membres des ONG « sérieuses », de l'autre.
- 5 L'auteur fait droit à la complexité de la situation. Tout d'abord, les organisations rattachées à une structure étatique ne sont pas nécessairement manipulées par le pouvoir. Henry montre que, paradoxalement, dans les régions de son corpus dont le système politique est le plus fermé – Brjansk et Vladivostok –, les associations vertes affiliées n'existent pas, alors qu'on s'attendrait à y trouver des associations bidon instrumentalisées par les gouverneurs. Henry a travaillé entre autres avec les sections régionales de la VOOP, doyenne de la mobilisation écologiste, et du parti politique KEDR (devenu « Les Verts », *Zelenye*, d'A. Panfilov), mais aussi avec des organisations de niveau uniquement régional, dotées du statut d'association, quoique logées et financées par l'administration, comme l'Association « Ville propre » à Saint-Pétersbourg. Les leaders de ces organisations officielles, héritières des « organisations de masse » de l'époque soviétique, estiment que le temps de l'opposition est passé, car le gouvernement a pris les lois idoines pour la conservation des ressources, adopté la bonne attitude en matière environnementale, et qu'il faut aider à faire respecter la législation par les entreprises.
- 6 Ensuite, les associations locales, financées chichement par des membres souvent peu nombreux – Henry les a rencontrées et nous explique comment elles vivent, ce qu'elles font, l'impact qu'elles ont. Axés sur la qualité de vie, ces groupements sont la plupart du temps créés par des enseignants ou des directeurs de musées. Pour promouvoir leurs convictions environnementales, ils se servent des canaux traditionnels de la mobilisation culturelle et éducative. En retour, l'activité environnementale leur permet de maintenir musées et écoles. Ces associations organisent des *subbotniki* [samedis bénévoles] pour nettoyer parcs et futaies, des « olympiades » de l'environnement, des sorties scolaires et des camps d'été dans la tradition soviétique ; elles sensibilisent également la population en faisant appel aux sentiments religieux qui motivent le respect de l'environnement. Henry montre que ces organisations locales sont bien le fruit d'une stratégie et qu'elles ne sont pas nécessairement éphémères, existant pour la plupart depuis une vingtaine d'années. Mais leurs chefs ne veulent pas passer à un niveau supérieur en déclarant officiellement leur organisation, ce qui leur permettrait d'avoir un compte en banque, ni

faire appel à des donateurs internationaux, dont le financement les couperait de leur base.

- 7 Les ONG professionnalisées sur le modèle occidental parlent biodiversité et développement durable. Leurs leaders viennent des milieux scientifiques, en particulier de la biologie, et sont très diplômés (1/4 d'entre eux ont un doctorat ou une thèse d'État). Le financement provient essentiellement de fondations internationales. Ces ONG sont souvent en forte opposition avec les autorités fédérales mais ont besoin des autorités régionales pour agir. Leur problème réside dans leur faible implantation dans la société russe. Henry souligne que leur situation s'est dégradée sous Putin et Medvedev, et que le pouvoir s'entend à les présenter comme des suppôts de l'étranger pour les décrédibiliser. Elle rappelle les deux sombres affaires Aleksandr Nikitin et Grigorij Pasko : ces deux militants ont été arrêtés (et le second condamné) pour espionnage au profit respectif de la Norvège et du Japon, alors qu'ils alertaient le public du danger des déchets nucléaires en Baltique et dans le Pacifique (p. 219-220).
- 8 Henry souligne aussi la forte compartementalisation (et spécialisation) de ces trois types d'organisations. Le slogan environnementaliste « think globally, act locally » est entendu en termes de division du travail. Les professionnels pensent globalement et les *grassroots* agissent localement (p. 159-160). Les premiers sont en charge du plaidoyer (*advocacy*) et les secondes de la « participation ». Parmi les problèmes, les environnementalistes ne sont pas parvenus à s'implanter dans le paysage politique de la Russie autoritaire (p. 2). Par ailleurs, les ONG doivent prendre conscience du risque d'une trop forte dépendance à l'égard des bailleurs de fonds internationaux : « Otherwise they simply have traded a relationship with an overbearing state for one with a hegemonic community of funders promoting a new orthodoxy. » (p. 239).
- 9 Pourtant, ces difficultés et dangers ne sont pas dirimants. Henry le montre grâce à l'exemple saisissant de la campagne de 2000-2001 contre l'importation de déchets nucléaires étrangers en Russie pour retraitement. Les écologistes avaient suscité une mobilisation très importante de la population russe contre le projet gouvernemental via tous les types d'association et recueilli 2,5 millions de signatures (p. 221-224). On aurait pu insister sur le fait que les environnementalistes sont apparus, dans cette affaire nucléaire ultra-sensible, comme les protecteurs des intérêts à long terme du peuple russe contre les intérêts à court terme de groupes oligarchiques alliés à l'étranger, renversant ainsi l'accusation traditionnellement portée contre elles. D'ailleurs, la même coalition et le même renversement se sont produits lors de la récente mobilisation contre le projet de destruction de la forêt de Himki, déjà évoqué : une autoroute destinée à une minorité aisée (puisque à péage) et construite par des firmes étrangères menaçait la forêt périurbaine, ressource commune à tous les Moscovites. D'où le succès de la mobilisation médiatique (rappelons que le journaliste Mihail Beketov a été sauvagement battu par des tueurs) et associative, qu'elle provienne des *grassroots* (*Zaščita Himkinskogo lesa*), des professionnels (Greenpeace) ou des officiels (les Verts et *Zelenyj patrol*).
- 10 Surtout, l'affaire de Himki a vu l'avènement d'une nouvelle forme de mobilisation qui ne trouve pas vraiment sa place dans la typologie proposée par Henry. Celle-ci passe par de nouveaux canaux d'information et de participation : les réseaux sociaux (*Zashchita Khimkinskogo lesa* sur facebook), les téléphones portables et la cartographie interactive. La description qu'Henry fait des *grassroots* dans des musées poussiéreux, sans courriel ni internet, ne rend pas compte de ces modes de communication, à l'heure où créer un réseau en ligne twitter, livejournal ou facebook ne nécessite aucun investissement

matériel ou financier. Le mode d'action lui aussi a évolué : à Himki, on a surtout retenu les sit-in et les flashmobs empruntés aux groupes contestataires. Quant à la répression d'État, elle a visé surtout ces nouvelles formes de mobilisation, avec l'arrestation des membres de groupes « anti-fa » très présents à Himki, Aleksej Gasparov et Maksim Sokolov.

- 11 Certes, Henry ne pouvait pas prévoir l'avenir. Mais le cœur de son étude a pris un coup de vieux. L'essentiel des entretiens remontent à 1999-2000. Les séries chiffrées sur les organisations sociales et l'état socio-économique des régions étudiées n'ont pas été mis à jour depuis. L'auteur a conduit une nouvelle série d'entretiens en 2005-2006 – cinq ans déjà – mais n'a pas vu des changements importants : réinvestissement par l'État des mouvements de jeunesse, avec la création des *Iduščie vmeste* [Ceux qui marchent ensemble] en 2000, devenus *Naši* [Les Nôtres] en 2005, qui ont mis en place des sections environnementales reprenant à leur compte la tradition des *subbotniki* ; radicalisation des formes de contestation d'un État de plus en plus répressif à l'égard de la société civile ; enfin essor des nouvelles technologies de communication. Le contexte aussi a changé : la mobilisation de groupes d'habitude considérés comme acquis au pouvoir, tels les retraités contre la « réforme » de l'aide sociale (2004) et les automobilistes contre l'interdiction des voitures à conduite à droite (2002 et 2005), a été perçue par le pouvoir comme un danger sérieux menaçant la stabilité politique, justifiant l'emploi de la manière forte et la création d'un activisme jeune affilié à l'État.
- 12 On regrette aussi que Henry, qui propose une théorie élaborée de la mobilisation sociale en société postautoritaire (ch. I), n'explique pas sa méthode de terrain. Le lecteur ne sait pas comment l'auteur a sélectionné les groupes qu'elle étudie parmi des milliers d'associations environnementales. La liste des associations avec lesquelles Henry a travaillé est dressée en annexe, mais sans leurs coordonnées, avec des noms soit traduits (« Bell of Chernobyl ») mais sans l'original russe, soit simplement transcrits (« Zov taigi ») mais sans traduction. L'auteur souligne que les *grassroots* incluent des tendances qui ne sont pas d'habitude liées à la mouvance environnementale en Occident : éco-spiritualisme et qualité de vie (p. 225). Mais on ne sait pas alors pourquoi Henry les retient. Il semble étonnant de placer une association de pêcheurs et de chasseurs parmi les associations de défense de l'environnement : s'il est possible que le contexte russe le justifie, il faudrait l'expliquer. La liste des entretiens ne figure pas et on ne sait pas comment l'auteur les a conduits, selon quelle grille de questions, etc. L'ouvrage ne contient pas de portraits de militants ni de suivi détaillé d'une ou plusieurs organisations. Il n'y a que de courtes notices éparpillées dans le livre, comme si Henry refusait la narration.
- 13 Ces quelques réserves ne doivent pas masquer que l'auteur apporte une contribution irremplaçable à la compréhension de la mouvance environnementale en Russie. On peut évoquer aussi certains de ses mérites plus ponctuels qu'on n'a pas la place de citer tous ici : la grande attention portée aux dirigeants d'association et à leur passé soviétique, qui a formé leur conception des rapports société-État et de la protection de l'environnement ; la définition de « niches » organisationnelles définissant quel type d'association (officielle, grassroots, professionnalisée) est possible en fonction de la configuration de l'environnement politique, financier et culturel. Le schéma analytique élaboré par Henry est certainement transposable à d'autres champs associatifs, telles les associations mémorielles ou humanitaires, par exemple. Bref, Red to green est un ouvrage indispensable pour tous les chercheurs intéressés par les mouvements sociaux en Russie contemporaine.

NOTES

1. Sur les mouvements verts en Union soviétique et au début de la perestroïka, voir Douglas R. Weiner, *A Little Corner of Freedom : Russian Nature Protection from Stalin to Gorbachev*, Berkeley, University of California Press, 1999, rééd. 2002 (ouvrage recensé par Marie-Hélène Mandrillon, *Cahiers du Monde russe*, 43(4), Oct.-Dec., 2002, p. 753-756) ; Jane I. Dawson, *Eco-Nationalism : Anti-Nuclear Activism and National Identity in Russia, Lithuania, and Ukraine*, Durham, NC : Duke University Press, 1996.